A MA JEUNESSE

SONNET

Quel mal vous ai-je fait, ô ma blonde jeunesse,
Pour me quitter sitôt, sans vouloir revenir ?
Pourquoi m'abandonner en proie à la tristesse,
Avec un seul ami, l'ange du souvenir ?

Pourquoi vous envoler, ô mes heures d'ivresse,
Vous qu'autrefois j'ai cru ne voir jamais finir ?
Revenez me parler de ma folle maîtresse,
Revenez réveiller mes rêves d'avenir.

Mais, hélas ! vainement je t'appelle et te prie :
Tu ne reviendras plus, aurore de la vie,
Tu ne reviendras plus me bercer dans tes bras.

Adieu, printemps ! adieu, temps des amours
[dorés !
Adieu, songes trompeurs ! adieu, fleurs adorées,
Dont tout homme s'enivre et qu'il ne voit pas !

W. CHAPMAN.

2 novembre 1880.

LE

PAYS DE L'OR

PAR HENRI CONSCIENCE

XXI

LES VAQUEROS

La présence de l'Irlandais blessé semblait leur porter bonheur, car ils poursuivirent leur voyage pendant un jour et demi sans rencontrer rien qui fut de nature à les inquiéter.

La certitude de n'avoir plus à passer que deux nuits dans les montagnes avant d'atteindre les placers du Yuba, les réjouissait et leur rendait le cœur léger.

On se moqua de la peur que Donat avait eue pendant la route, et on s'efforça de lui faire comprendre que, s'ils avaient rencontré jusque là beaucoup d'apparence de malheur, du moins ils approchaient du terme de leur voyage sans avoir souffert de dommage réel. Kwik hochait la tête en signe de doute, et répondait qu'on ne peut vendre la peau de l'ours avant de l'avoir pris, et qu'on ne peut pas fêter la moisson avant que le grain soit dans la grange.

Dans la matinée, ils traversèrent une vaste plaine et regardèrent, sans y faire beaucoup d'attention, quelques rochers isolés au milieu de la vallée et paraissant sortir de terre.

Lorsqu'ils en étaient encore éloignés de deux cents pas, le Bruxellois s'arrêta tout à coup et dit d'une voix étouffée :

— Arrêtez mes amis ! il y a une embuche derrière ces montagnes !

Et, étendant le doigt, il ajouta :

— Là-bas, au-dessus des rochers, des chapeaux qui se remuent. Ces chapeaux sont des *sombros* mexicains. Ceux qui sont derrière ces rochers pour nous attaquer à notre passage et qui se croient bien cachés, sont sans doute des "salteadores." Tenez vous prêts, messieurs, et faites feu à la première apparition des voleurs !

Pendant qu'il parlait encore, les chapeaux s'élevèrent et trois balles sifflèrent au-dessus de la tête des Flamands. Ceux-ci lâchèrent tous ensemble leurs coups de fusil sur les ennemis ; mais alors apparurent à côté des rochers quatre ou cinq hommes à cheval qui, pour ne pas laisser aux chercheurs d'or le temps de recharger leurs armes, coururent sur eux au grand galop de leurs chevaux et avec des cris de triomphe.

— Les revolvers ! cria le Bruxellois. Ce sont des vaqueros ! jetez des nœuds coulants. Prenez garde au lasso !

Donat fit le signe de la croix en soupirant d'un ton plaintif :

— O bon Dieu ! prenez ma petite âme en pitié !

Mais il n'eut pas le temps d'achever cette courte prière. Le lasso fendit l'air en sifflant et les coups de revolvers répétés retentirent dans la vallée. Pour ne pas être écrasés par les chevaux, les chercheurs d'or s'étaient séparés chacun dans une direction différente.

Un lasso cingla Roozeman par la taille et lui serra les bras contre le corps. Le cavalier, à la selle duquel était attaché le terrible nœud coulant, donna de l'épéron à son cheval, renversa le malheureux Flamand et le traîna sur le sol dans sa course rapide.

Donat Kwik, qui tirait de manière à vendre chèrement, sa vie, fut le seul à remarquer la position critique de Victor. Il poussa un cri de désespoir et courut avec une vitesse étonnante au secours de son ami. Dans sa course, il jeta son revolver déchargé, tira son long couteau catalan de sa ceinture et atteignit le Mexicain juste au moment où celui-ci allait s'élaner d'une hauteur et briser infailliblement la tête de sa victime.... Kwik enfouça si violemment son couteau dans le flanc du cheval, que le pauvre animal, frappé mortellement, s'abattit. Le vaquero, qui avait sauté de sa selle et était tombé sur ses genoux, tira un poignard, en porta un coup à Donat et le blessa malheureusement ; mais le Flamand, exaspéré, prit le vaquero par

les cheveux, le renversa en arrière et lui plongea son couteau jusqu'au manche dans la poitrine. Alors il s'élança vers Roozeman, coupa le lasso et courut sans rien dire à l'endroit du combat. Il hurlait de rage, le sang lui coulait de la figure et il agitait son terrible couteau au-dessus de sa tête.

Lorsqu'il eut rejoint ses autres amis, il vit fuir les Mexicains dans la direction des rochers solitaires. Sans se détourner, il courut seul derrière eux, quoique le Bruxellois lui criât sur tous les tons de s'arrêter.

Kwik reconnut bientôt l'inutilité de cette poursuite et revint sur ses pas. Victor courut à sa rencontre en l'appelant son sauveur, le serra dans ses bras et montra une profonde inquiétude à la vue du sang qui coulait sur la joue du brave garçon. Celui-ci le tranquillisa : le vaquero avait voulu lui percer la poitrine d'un coup de poignard, mais l'arme, détournée, avait seulement touché le crâne de Donat et lui avait fait une blessure assez large au-dessus de l'oreille.

Jean Creps, le Bruxellois et le Français lui prirent aussi la main et le comblèrent de louanges sur son courage dans le combat. Le jeune homme, ému, repoussa ces éloges et dit :

— Bah ! je ne suis pas un plus grand héros qu'hier ; le sang humain m'inspire toujours de l'effroi et du dégoût. Mais M. Victor était en danger de mort ; cela m'a rendu fou ; je ne savais plus ce que je faisais. Que Dieu me pardonne ces paroles coupables, mais si j'avais dû tuer cent Mexicains pour sauver M. Roozeman, il me semble que je l'eusse fait.

— Maintenant, tu as tué un chrétien, murmura le matelot. Le revenant....

— Revenir ! ce vilain Mexicain ! s'écria Donat avec un nouvel accès de fureur. Il a voulu assassiner M. Victor, il peut revenir tant qu'il voudra, je percerai aussi son spectre de mon couteau.

Pendant ce temps, les autres se racontaient également ce qui leur était arrivé. Le Français avait aussi été pris avec le lasso et entraîné à quelques pas ; mais Jean Creps s'était jeté en avant et avait coupé la corde. Le Bruxellois avait percé de son couteau la cuisse d'un ennemi ; un autre devait avoir reçu une balle dans le corps, car on l'avait vu tomber de son cheval et c'étaient ses cris de détresse et sa fuite qui avaient fait quitter le champ de bataille à ses camarades.

— C'est moi, s'écria le matelot, qui ai envoyé une balle dans la poitrine du gredin !

— Ah çà ! où étais-tu donc ? Je ne t'ai pas aperçu un seul instant dans la lutte ? demanda Creps.

— Et nous non plus, affirmèrent les autres.

— Vous ne pensez à rien, répondit l'Ostendais. Pour ne pas laisser tordre le cou à notre pauvre blessé, j'ai lié la corde du mulet à ma ceinture, afin d'empêcher la bête de fuir. Protégé contre le lasso, j'ai pu charger à plusieurs reprises mon fusil et toucher avec certitude ces scélérats. C'est une balle de mon fusil que le vaquero emporta dans sa poitrine. Sans ma présence d'esprit, nous serions peut-être tous morts en ce moment.

— Tiens, ce n'est pas une mauvaise idée, dit Donat en riant. Dès que nous serons encore attaqués, j'irai aussi me placer derrière le mulet.

Profondément humilié par cette raillerie, le matelot fit un bond en arrière, agita son couteau et fit mine d'en percer Donat ; mais Jean Creps lui prit la main et grommela pendant qu'il lui serrait le poignet à le broyer :

— Sur ta vie, ne touche pas à un cheveu de sa tête ! Encore un mouvement, et je te brûle la cervelle.

Pardoes et Victor s'élançèrent entre eux. Donat demanda humblement pardon au matelot, prétendit n'avoir pas eu la moindre intention de l'insulter, et déclara tout haut qu'ils devaient à l'habileté et au courage de l'Ostendais la fuite précipitée des ennemis.

Cela calma le matelot, et il serra même la main de celui qu'un instant auparavant il voulait égorger.

On examina les blessures de Donat et du baron ; car ce dernier, pendant qu'on le traînait par terre, avait eu la peau tout écorchée. Il se trouva donc que personne n'était gravement blessé et qu'on pouvait se remettre immédiatement en route.

Le matelot voulut aller à la recherche du vaquero tué et de son cheval, sans doute pour voir s'il n'y avait pas quelques objets de valeur à prendre, mais Pardoes le retint et lui dit :

— Non, laisse-le. En avant, mes sieurs ! ne perdons pas de temps. On n'est pas en sûreté dans cette plaine. Les Mexicains sont vindicatifs, et je ne serais pas étonné si les brigands revenaient en plus grand nombre. Nous devons nous hâter pour gagner ces hauteurs là-bas, où les chevaux ne peuvent nous attendre.

Lorsqu'ils eurent fait un bout de chemin, le matelot demanda :

— Il y a une chose que je ne comprends pas : nous avons vu premièrement quatre ou cinq chapeaux de paille au-dessus des rochers, et les cavaliers qui nous attaquaient étaient nu tête. Où sont donc restés les hommes à chapeaux ? Il y a là-dessous quelque piège qui me fait prévoir encore d'autres dangers.

— Tu te trompes, répondit le Bruxellois. C'est une ruse dont j'ai souvent entendu parler dans les placers. Ces vaqueros se tiennent plus à leurs lasso qu'à des armes à feu, car leur coup est toujours rendu incertain par le mouvement du cheval. Ils ne craignent pas beaucoup le revolver ; mais les fusils leur font peur, parce qu'une balle bien ajustée à trop de prise sur eux et sur leurs chevaux. Il nous avait vu arriver, sans doute ; aussi ilongtemps que nos fusils étaient chargés, ils n'auraient osé nous attaquer. Quel

moyen de nous faire décharger nos armes ? Il est simple. Ils ont placé sur des bâtons leurs sombreros ou chapeaux, et assurément aussi leurs vestes, et les ont fait mouvoir à nos regards ; en outre, ils ont tiré deux ou trois coups de pistolets, et nous, trompés par ces apparences, nous avons fait feu tous ensemble sur nos ennemis supposés. Il n'y a pas autre chose sous l'apparition des sombreros.

Donat marchait à côté du mulet et tournait et retournait dans ses mains une chose qu'il avait ramassée sur le lieu du combat. C'était une corde en cuir faite de trois petites lanières tressées, longue de plus de vingt pieds, et portant un nœud coulant à l'un de ses bouts.

Depuis leur dernière réconciliation, le matelot semblait enclin à témoigner de l'amitié à Donat : il se plaça à côté de lui et lui dit :

— Ce que tu tiens là à la main, c'est un lasso, Kwik.

— Je le sais, répondit Donat ; mais je me creuse la tête pour comprendre comment on peut pêcher un homme avec cela. Ces gaillards là doivent être singulièrement exercés à jeter le lasso.

— En effet, Donat, ils s'en servent avec beaucoup d'adresse, mais ce n'est pas sans peine qu'ils l'acquièrent. J'ai fait naufrage, pendant un voyage, sur les côtes du Mexique, et j'ai eu occasion de voir de près les vaqueros. C'est bizarre : à peine les enfants de ces gens marchent-ils seuls, qu'ils jouent avec le lasso. D'abord, ils prennent des chats et des chiens ; puis des mulets et enfin des bœufs et des chevaux ; car le lasso n'est proprement inventé que pour prendre des bœufs et des chevaux.

En causant ainsi les chercheurs d'or continuèrent leur route. Victor s'était placé de l'autre côté du mulet et causait avec John Miller, dont le pied s'était considérablement dégonflé et dont les douleurs étaient beaucoup allégées par les soins fraternels de son protecteur.

L'Anglais témoignait une profonde reconnaissance et pria Dieu de lui donner un jour l'occasion de payer les bienfaits reçus.

Jean Creps et le Bruxellois parlaient des mines qu'ils allaient atteindre probablement le surlendemain, et de leurs plans pour commencer leur travail dans les placers avec le plus de chances de réussite.

Vers le soir, ils aperçurent dans le lointain trois ou quatre tentes et autant de grands feux. Ils s'arrêtèrent pour reconnaître s'ils avaient des amis ou des ennemis devant eux.

Ce sont des muletiers, dit le Bruxellois, qui portent une provision de farine de Sacramento aux placers. Je vois la charge des bêtes de somme rangée à côté des tentes ; en outre, j'entends les clochettes des mulets. Avançons donc hardiment, nous n'avons rien à craindre.

Les muletiers, en voyant cette troupe d'hommes apparaître au loin, prirent leurs fusils et se mirent sur la défensive ; mais ils reconnurent que c'étaient de paisibles chercheurs d'or et les saluèrent amicalement.

John Miller reconnut le chef des muletiers, qui avait transporté plus d'une fois de la farine et d'autres provisions pour son père. Comme le chef s'étonnait de le voir ainsi blessé dans ces montagnes, le jeune Anglais raconta, avec une reconnaissance enthousiaste, comment ses compagnons étrangers l'avaient ramassé presque mourant dans un bois, et lui avaient donné leur unique bête de somme pour le sauver.

Là-dessus, les Flamands furent invités à passer la nuit dans cet endroit. Les muletiers préparèrent en leur honneur tout ce qu'il y avait de meilleur dans leurs provisions. On mangea bien et on but surtout gaiement, car ils avaient quelques bouteilles de "rofino" ou eau de vie de Catalogne, dont ils firent avec de l'eau chaude une sorte de grog qui réconforta merveilleusement les chercheurs d'or épuisés, et leur versa une nouvelle ardeur dans les veines.

Ce qui les réjouit le plus, ce fut la certitude qu'ils atteindraient le lendemain, dans l'après-midi, les premiers placers du Yuba.

On décida que John Miller resterait avec les muletiers, puisque ceux-ci acceptaient la charge de le transporter en peu de jours à la rivière de la Pluma. Il voulut donner de l'argent à ses sauveurs, et, comme ils le refusèrent, il leur fit accepter une nouvelle provision de farine et de lard salé. Cela pouvait leur être bien nécessaire, pensait-il, car tout était incroyablement cher dans les mines depuis la nouvelle affluence des chercheurs d'or.

Les Flamands furent libres de suivre leurs nouveaux amis ; cependant, ils ne le jugèrent pas à propos, vu que les mulets, pesamment chargés, ne pouvaient marcher que très lentement. Le Bruxellois ne voulut pas entendre parler de retards ; il fut donc convenu qu'il partirait avec ses compagnons au lever du soleil.

Après que John Miller eut encore remercié chaleureusement ses sauveurs et serré Roozeman, Creps et Kwik dans ses bras, tous se glissèrent sous la tente et dormirent d'un sommeil tranquille.

FIN DU PAYS DE L'OR.

PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc. En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire,

S. LACHANCE, Chimiste,
446, rue Ste-Catherine, Montréal.

LE

CHEMIN DE LA FORTUNE

(Suite du Pays de l'Or)

I

LES PLACERS

Le soleil s'était levé radieux à l'horizon et promettait une journée splendide. Les chercheurs d'or étaient partis de bonne heure et s'étaient remis en route avec beaucoup de hâte sans prendre en chemin le moindre repos. La conviction que chaque pas les rapprochait des placers leur donnait du courage et, comme le mulet portait le bagage le plus lourd et les instruments, ils étaient légers de corps et joyeux d'esprit.

Lorsque, vers la fin de l'après-midi, ils calculèrent qu'ils avaient fait assez de milles de marche pour être arrivés aux placers et qu'ils ne les aperçurent pourtant pas, ils redevinrent mélancoliques, dans la douloureuse persuasion qu'ils s'étaient écartés de la bonne direction et qu'il leur faudrait encore passer la nuit dans les montagnes.

Tandis que, silencieux et déçus, ils gravissaient depuis plus d'une heure une haute montagne, Jean Creps, qui était en avant, se retourna et s'écria avec joie :

— Louez Dieu, mes amis ! Les voilà, là, tout en bas ! Hourra ! Les placers !

Ses compagnons accoururent, levèrent les bras vers le ciel avec transport et répétèrent :

— Hourra ! hourra !

— Voyez, voyez ! s'écria Donat stupéfait, sont ce les placers ? C'est comme un nid de fourmis ! D'où viennent donc tous ces hommes, si ce sont des hommes ? Je crois qu'on en compterait au moins un mille. Descendons vite, mes amis ; si tous ces gaillards qui fouillent là-bas la terre comme des taupes doivent avoir une charge d'or, il n'en restera, parbleu, pas beaucoup pour ceux qui viendront trop tard.

Sans prendre garde à ce que disait Donat, les autres s'étaient assis sur l'arête de la montagne, pour se reposer un peu et jouer en même temps de la scène des placers, qu'ils voyaient tous, à l'exception du Bruxellois, pour la première fois.

De l'endroit où ils se trouvaient, la roche nue, inégale et rugueuse, plongeait presque à pic à plusieurs centaines de pas dans une plaine unie dont le sol se composait visiblement de boue délayée et de pierres. A un demi mille droit devant eux, s'élevait une montagne de rochers également à pic, et, entre ces deux gigantesques remparts, la Yuba coulait en serpent au milieu de la vallée.

Cette plaine, de quelque côté que l'on tournât la vue, était couverte d'un essaim de chercheurs d'or qui, comme l'avait dit Donat, ne ressemblait pas mal à une fourmilière, dont les habitants grouillent, vont et viennent pendant une belle journée d'été, pour apporter, de près ou de loin, quelques brins de bois ou de paille.

Ainsi, l'on voyait tirer des centaines de trous le sable aurifère, creuser le sol avec des bêches et des pioches, porter la terre à la rivière, la tamiser et la laver.

C'était un va et vient qui fatiguait la vue ; les piocheurs et les laveurs semblaient animés d'une ardeur surprenante : leurs mouvements étaient rapides et énergiques ; ils couraient plutôt qu'ils ne marchaient, et l'on aurait juré que des maîtres invisibles les poussaient à l'ouvrage l'aiguillon à la main.

De chaque côté de la rivière, au pied des hautes roches, s'élevaient les tentes des chercheurs d'or, toutes éloignées les unes des autres mais présentant néanmoins dans leur ensemble l'aspect régulier d'un camp militaire. La plupart de ces tentes étaient couvertes de toile ou d'une voile, mais on en voyait beaucoup aussi qui ne se composaient que de branches vertes de sapin.

À gauche au pied des hauts rochers, à un endroit où le sol était un peu élevé, se trouvaient les boutiques. C'étaient une vingtaine de tentes, parmi lesquelles six ou sept se distinguaient par leur grandeur. Autour des stores fourmillait une foule beaucoup plus nombre que dans la plaine. Tous ces gens venaient et se croisaient en tous sens, et les Flamands entendirent même de loin les chansons sauvages et les cris confus qui s'élevaient du sein de la multitude.

Le Bruxellois expliqua à ses compagnons ce qu'ils voyaient, car il connaissait ce placer, où il avait travaillé pendant quelques semaines. Pardoes répondit à une exclamation de Donat, qui ne pouvait contenir son impatience et voulait courir sur le champ dans la vallée pour commencer immédiatement à ramasser de l'or :

— Il n'y a probablement rien à faire ici pour nous ; toute la vallée a déjà des propriétaires ; et il ne restera plus de place....

— Comment ! que veux-tu dire ? lui répliqua Kwik. Propriétaires ! le sol de la Californie n'appartient à personne ; et nous sommes aussi maîtres ici que tous ceux qui ramassent là-bas l'or du bon Dieu !

— Tu te trompes, du moins en partie, répliqua Pardoes. Il est vrai qu'il n'y a pas ici de lois écrites ; mais du moins il y a entre les chercheurs d'or certaines conventions que chacun doit respecter, s'il ne veut pas s'attirer la vengeance générale. Il est accepté ici que ceux qui occupent les premiers un endroit pour chercher de l'or, sont propriétaires de cet endroit